LA PRODUCTION DE LA GRAINE DE MIL

Par R.-D. CARTIER, agronome spécial

À la fin du mois de juin 1935 "Le Bulletin de la Ferme" insérait dans ses colonnes un article publié par l'auteur de ces lignes dans lequel il était établi par des chiffres que la production moyenne annuelle de la graine de mil dans la province pour le commerce organisé ne dépassait guère 50% de la demande.

Des efforts soutenus de production de la semence de graminées ont été réalisés depuis quelques années dans la province surtout à la faveur de la prépondérance des prix obtenus comparativement à ceux résultant de la vente de ce même foin de mil. Tout de même, il est fort douteux que ces efforts, aussi sérieux furent-ils, aient concouru à faire disparaître le principal obstacle à l'augmentation de la production de graine de mil. Cette déficience de production sera toujours considérable tant que l'inconvénient principal existera. Cet obstacle, d'aucuns ne peuvent en douter, est la trop mauvaise herbe "La marguerite des champs" ou bouquets blancs.

En effet, il n'est pas trop osé de dire que les bénéfices provenant de cette culture spéciale dans une exploitation agricole quelconque sont directement subordonnés à la présence ou à l'absence de la marguerite des champs. Cette plante néfaste joue le rôle de baromètre de la production organisée de la graine de mil pour toutes les régions de la province de Québec. Inutile et peine perdue, (plusieurs cultivateurs l'ont appris malheureusement à leur propre frais), d'essayer à produire avantageusement de la semence de mil pour le commerce en comptant avec la graine de bouquets blancs. Les cribles possédant les passes les plus perfectionnées et la meilleure ventilation, ont tous failli à la tâche de séparer la graine de la marguerite des champs d'avec celle de mil; le volume

et la pesanteur étant pratiquement les mêmes.

Personne n'ignore non plus que cette semence de graminée fourragère est assujettie, en ce qui concerne la vente, à une loi Fédérale dite "La Loi des Semences". Cette loi dit clairement que la semence de graine de mil, pour être offerte en vente, doit être classée, sur envoi d'échantillons représentatifs, par un des laboratoires officiels de la Division Fédérale des Semences. Cette classification représente trois (3) catégories. La catégorie No 1 ne doit contenir aucune graine de mauvaises herbes dangereuses principales et il est toléré cinq (5) grains de mauvaises herbes dangereuses secondaires par once d'échantillon. Toutes les autres grains mauvaises, y compris les dangereuses secondaires, ne peuvent dépasser le chiffre de cent (100) à l'once, autrement la semence serait versée dans la catégorie No 2 qui tolère jusqu'à un maximum de deux cent cinquante (250) grains de mauvaises herbes de toutes sortes à l'once; avec toutefois des restrictions pour les dangereuses. La catégorie No 3 pour ne pas être rejetée du commerce ne doit pas contenir par once plus de cinq cents (500) grains de mauvaises herbes de toutes sortes... La catégorie No 2 est restreinte à (5) cinq grains de mauvaises herbes dangereux principales à l'once et à vingt (20) de dangereuses secondaires. La catégorie No 3 tolère un maximum de vingt-cinq (25) mauvaises herbes dangereuses principales à l'once et quatre-vingts (80) de dangereuses secondaires.

La graine de marguerite des champs est classée parmi les mauvaises herbes dangereuses principales pour ce qui a trait à cette classification de la graine de mil. Or, pour prouver surabondamment

la véracité de mes assertions ci-haut citées à l'égard de la limitation de la production de la semence de mil par rapport à la graine de marguerite, je vous donnerai de suite des chiffres officiels provenant du laboratoire des semences pour la province. Ces chiffres sont le résultat de l'analyse officielle de tous les échantillons de graines de mil, pour la production de l'année 1934, reçus d'un comté de la vallée du St-Laurent reconnu pour cette récolte spéciale.

Sur 128 échantillons reçus et analysés: 46 furent classés dans la catégorie No 1 36 furent classés dans la catégorie No 2 35 furent classés dans la catégorie No 3 Total..... 128

Sur les 35 échantillons classés No 3, 24 furent déclassés du No 1 et du No 2 par la simple présence de la graine de marguerite, soit 68.50% du total de la catégorie.

Des 36 échantillons de la classe No 2, 18 auraient appartenu à la catégorie No 1 n'eût été encore là la présence de la graine de marguerite. D'où exactement 50% de ce total du No 2.

Les 11 échantillons rejetés le furent dont 6 causés par la graine de marguerite, soit 54.6% du lot, et les 5 autres possédant par once plus de 50 mauvaises graines de toutes sortes; montant maximum alloué selon la loi.

La somme totale des échantillons descendus de catégorie ou rejetés de la classification par le simple fait de la présence de la graine de marguerite des champs est de 48. Le total des échantillons reçus de ce comté et analysés étant de 128 il s'ensuit un pourcentage exact de 37.50%. Les causes, autres que

la marguerite, du déclassement du reste des échantillons furent la présence dans l'ensemble d'un pourcentage trop élevé de graines d'espèces cultivées telles: trèfles blancs, alsike, paturin, agrostide, etc...; d'un pourcentage dépassant le chiffre alloué de la quantité de graines de mil décortiquée. Mais la cause la plus commune du déclassement (après la marguerite des champs, bien entendu) du reste fut la présence d'au delà du maximum prévu par la loi de la quantité de toutes sortes de graines de mauvaises herbes contenues dans ces échantillon, soit un maximum de 250 à l'once pour la Catégorie No 2 et de 500 pour la Catégorie No 3.

Donc, plus du tiers de la production de la graine de mil de cette région n'a pas donné satisfaction au cultivateur du simple fait de la présence de la marguerite des champs dans les pièces de terres affectées à cette culture.

Les impuretés les plus communes trouvées dans ces échantillons lors de l'analyse furent invariablement et uniformément: la petite oseille des brebis, la portulacelle dressée, le trèfle jaune ou agraire, le mouron sp. et souvent le plantain.

Je ferai observer de plus que ces 128 échantillons de graine de mil de la saison de production de 1934 provenaient de 10 paroisses environ de ce comté, lequel possède pour le moins 4 centres de nettoyage des semences avec comme outillage les cribles les plus perfectionnés.

Maintenant que voilà établie à l'évidence la cause principale, sinon unique, de la difficulté de l'extension de la production de la graine de mil, extension visant à remplir cet écart fâcheux, nous vous réservons, lecteurs, dans un avenir prochain, un article vous donnant des conseils sur les moyens à prendre pour vous débarrasser de cet ennemi tenace "La Marguerite des Champs".

UNE SAINTE POPULATION RURALE

par L'honorable ADÉLARD GOUBOUT, B. S. A., D. Sc. A.
Ministre de l'Agriculture de la Province de Québec.

Il fait bon, de temps à autre, reporter ses regards sur la campagne québécoise pour goûter, à la contemplation de notre saine population rurale, un bienfaisant repos.

Une saine population rurale!... C'est bien là l'impression qui se dégage du spectacle de ces centaines de mille ruraux—cultivateurs, fermiers et leurs fils et leurs filles—consciencieusement occupés au noble travail des champs, population besogneuse que les fièvres de la ville n'atteignent pas, ou si peu, que les angoisses internationales ne troublent aucunement et que les commotions mondiales ne détournent pas de la tâche quotidienne.

La population agricole de la province de Québec est saine, c'est-à-dire solide dans ses croyances, fidèle à ses traditions d'honnêteté et de labeur, et généralement réfractaire aux tendances subversives de certaines philosophies sociales modernes. Et c'est là le secret de sa confiance inébranlable en l'avenir.

Certes, elle a été éprouvée comme les autres classes de la société, mais elle a lutté avec courage et avec la certitude de la victoire finale sur la dépression parce qu'elle sentait qu'elle avait quelque chose sur quoi s'appuyer: la Terre qui ne trompe pas, la bonne Terre de chez nous toujours féconde, toujours docile, toujours prête à nourrir son occupant.

Cette Terre, nos cultivateurs la travaillent avec amour et science. Autrefois, alors que l'agriculture était plutôt une affaire de routine, ils l'aimaient

fidèlement, c'est vrai, mais ils ne lui donnaient pas tous les soins qu'ils auraient dû. Ils l'épousaient tranquillement, inconsciemment, mais ils s'attachaient néanmoins au sol arrosé de leurs sueurs mais fatalement appauvri, et, s'ils étaient forcés de le quitter, c'était pour aller plus loin abattre un pan de la forêt et tracer de nouveaux sillons dans une terre vierge et riche.

Aujourd'hui, nos cultivateurs sont plus stables. Ils considèrent leur ferme comme un domaine qui se transmettra de génération en génération, un dépôt dont ils ont la garde et qu'ils doivent faire fructifier, et c'est pour le conserver intact et toujours fécond qu'ils font largement entrer la science agricole dans leurs opérations variées. Aussi, peut-on dire qu'une véritable transformation s'est opérée en ces quelque trente-cinq dernières années dans la conduite rationnelle de la ferme québécoise.

Nos cultivateurs réalisent que la science leur procure des moyens propres à rendre au sol les propriétés fécondantes et constructives que lui arrachent les récoltes successives. D'où il résulte que l'emploi des engrais chimiques s'accroît d'année en année, que l'acidité de certains sols est corrigée par l'apport de la chaux pulvérisée et qu'un égoûtement approprié rend annuellement à la culture de vastes superficies de bonne terre arable. De plus le cultivateur a maintenant le souci de n'enfouir en

terre que des semences certifiées, saines, vigoureuses et exemptes de graines de mauvaises herbes.

La zootechnie, ou connaissance des animaux appliquée aux besoins de l'homme, n'est plus un mystère pour nos cultivateurs. Leurs troupeaux sont constamment améliorés par l'introduction de reproducteurs pur sang et des croisements appropriés, par la pratique de la tuberculination chez les bovins, par l'observation d'une hygiène plus rigoureuse et par une alimentation adaptée aux fonctions de tel animal.

Les cultivateurs québécois ont depuis des années mis l'individualisme de côté. Comprenant tous les avantages de la coopération, ils se groupent en sociétés d'agriculture, cercles agricoles, syndicats d'élevage et en coopératives de vente et d'achat, et je ne crois pas m'exposer à être taxé de chauvinisme en disant que sous ce rapport la province de Québec ne le cède en rien à ses sœurs du Dominion canadien, tant par le nombre et la solidité financière de ces associations agricoles que par le total des cultivateurs qui les composent.

Notre classe agricole ne perd aucune occasion d'innover. Nombre de cultures—principalement dans le domaine horticole—autrefois ignorées ou négligées, sont aujourd'hui d'importants facteurs de revenus pour la ferme moderne, surtout aux alentours des grands centres

urbains où la culture maraîchère prend de l'extension de jour en jour.

Nos fermières, suivant l'exemple de leurs époux, marchent également avec le progrès. Elles tiennent la comptabilité de la ferme, soignent le verger et le jardin, gardent des abeilles, font de la mise en conserve sur une haute échelle, perfectionnent la technique des arts domestiques—industrie aujourd'hui en pleine renaissance—et se rallient de plus en plus autour de leurs cercles de fermières, véritables foyers d'éducation agricole dont la devise est "Pour la Terre et le Foyer".

Et les jeunes, ces fils de cultivateurs qui seront les producteurs de demain, se préparent eux-mêmes en vue des tâches futures. Groupés en cercles vaillants et nombreux, ils s'instruisent au contact fréquent de leurs instructeurs et des agronomes, et ils donnent déjà des preuves de ce qu'ils sauront accomplir plus tard en remportant annuellement des succès signalés dans les divers concours inter-provinciaux ouverts aux jeunes agriculteurs par l'Exposition Royale de Toronto.

L'éducation agricole a fait de magnifiques progrès dans la province de Québec depuis le début du siècle, grâce au zèle déployé par nos Ecoles d'Agriculture et à la création de plusieurs sections d'enseignement agricole dans les académies rurales, et l'on ne peut que reconnaître avec fierté l'application des cultivateurs à suivre les directives qui leur

(Suite au dernier couvert)

20

20

20